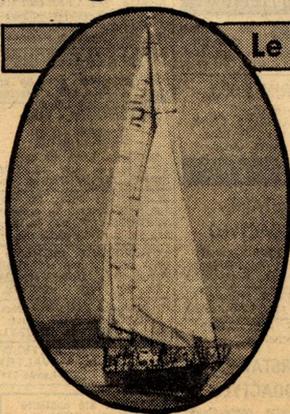


MOITESSIER: "EN MER"

Le journal de bord de mon tour du monde

EXCLUSIF



Le problème de l'eau douce n'a pas pesé dans la décision de Bernard Moitessier de continuer vers les îles du Pacifique, Tahiti ou même les Galapagos au lieu de rentrer à Plymouth (voir « France-Soir » depuis le 2 avril) pour y recevoir les 5.000 livres offertes par le « Sunday Times » au vainqueur du premier tour du monde à la voile sans escale.

Pourtant, malgré les « astuces » du navigateur solitaire, parti avec 450 litres

dans ses réservoirs, pour récupérer l'eau de pluie sous ses voiles, on sent que la perspective de survivre à l'eau de mer, comme Alain Bombard, ne l'enchantait guère. Les pages suivantes du « Journal de bord » de Moitessier, de novembre 1968 et de février dernier montrent son évolution, face à ce problème, depuis son souci de ne pas alourdir « Joshua » jusqu'à son inquiétude en constatant que ses réservoirs se vident.

J.-P. A.

Pourvu qu'il pleuve je n'ai plus assez d'eau douce pour atteindre Tahiti

En mer, 19 novembre 1968.

JOURNÉE formidable : nous filons sept nœuds, tout rond, il tombe une bruine fine que récupèrent les voiles. A 15 heures, j'ai déjà transvasé deux jerrycans de 25 litres dans le réservoir et la bruine persiste : il est probable qu'elle m'apportera un jerrycan de plus d'ici le crépuscule.

Le niveau actuel de mon réservoir me permettrait d'atteindre le « pot-au-noir » de l'Atlantique (1), sur la route du retour, ou peut-être même Plymouth. Mais si je peux le remplir à ras bord, je le ferai quand même par précaution, malgré le poids supplémentaire et probablement inutile que cela représente : mieux vaut avoir les coudees franches en cas de gros pépin. Si je me faisais rouler et démater par une lame déferlante dans le Pacifique, je serais plus tranquille avec un réservoir largement à l'aise pour gagner un port d'Amérique du Sud à toute petite vitesse sous grément de fortune, car il peut ne pas tomber une goutte d'eau pendant longtemps, dans la zone des alizés.

Dans le « pot-au-noir » ou sous les hautes latitudes Sud, on peut être assuré de trouver de l'eau... bien que

(1) Pot-au-noir : zone des calmes équatoriaux, orageux, à la limite des alizés, vents qui soufflent presque constamment.

celle-ci soit parfois imbuvable à cause des embruns (salés). Ce n'est pas le cas aujourd'hui, la mer est belle, le vent souffle trois quarts arrière, le roulis, qui est très faible, n'empêche pas l'eau de couler, le long du bas de la voile, jusqu'à l'endroit où l'attend le seau.

Le temps d'écrire cela, et les deux seaux suspendus sous les voiles commencent à déborder. Cela me fait un peu mal au cœur d'alourdir « Joshua » en transvasant cette eau dont je n'ai vraiment pas besoin, car il m'a fallu ce voyage pour toucher du doigt cette vérité que, plus un bateau est léger, plus il marche vite. Je n'aurais jamais cru que « Joshua » puisse marcher aussi vite avec cette faible brise. Notre meilleure traite, pendant Tahiti-Alicante, avec Françoise, avait été de 182 milles, parce que « Joshua » était chargé comme un bœuf.

Or, depuis le cap de Bonne-Espérance, « Joshua » a fait onze traites supérieures à 140 milles, et trois supérieures à 180 milles, cela seulement depuis 28 jours, malgré quatre jours de calme.

Un peu avant la nuit, la quantité totale d'eau recueillie aujourd'hui se monte à 90 litres — 90 kilos... Domage !

Il serait stupide d'alourdir « Joshua »

20 NOVEMBRE

Le vent est tombé pendant la nuit, et la brume est devenue un crachin tiède. « Joshua » roulait, n'étant plus

appuyé par ses voiles. Encore 12 litres d'eau à transvaser. Je pense que je peux maintenant rentrer mes seaux, car je ne peux plus manquer d'eau pour le reste du voyage et il serait stupide d'alourdir ainsi « Joshua » et de lui rogner les ailes.

[C'est sur un ton bien différent que Moitessier va, dans son « Journal de bord », évoquer le problème de l'eau, trois mois plus tard. Il a alors doublé le cap Leeuwin, et surtout le redoutable cap Horn. Il a décidé de ne plus revenir à Plymouth. Or il ne lui reste que 170 litres d'eau, « soit une autonomie de 65 à 70 jours ».]

Je m'arrêterai en Australie

19 FEVRIER

J'espère que la pluie tombera en cours de route, car Tahiti se trouve à plus de 13.000 milles, ce qui représente 115 à 120 jours de mer (Inch Allah !), et je n'ai de réserves d'eau douce que pour 65 à 70 jours. Il me faudra donc récupérer 120 à 150 litres d'ici là.

Si le ciel boude, je m'arrêterai en Australie ou à Hobart (Tasmanie), car je n'aurai pas le courage de Bombard. Rarement un homme a autant risqué sa peau pour le service de l'homme. Si la lecture du livre de Bombard (2) avait été rendue obligatoire dans toutes les marines, il n'y aurait pas eu une proportion aussi effrayante de morts pendant le naufrage du « Pamir » (3).

Car ces hommes, en quelques jours à peine, parfois même en quelques heures, ne sont morts ni de froid, ni de faim, ni de soif. Ils sont morts de découragement, se croyant condamnés par le

destin. Ils avaient tous entendu dire que l'eau de mer rend fou très vite. Ils ignoraient qu'on peut tenir un certain temps, à condition de ne pas dépasser la dose limite d'un litre d'eau de mer par 24 heures, ce qui représente 35 grammes de sel, quantité maximum que peut éliminer les reins.

Au-delà de cette dose, le sel non éliminé demeure dans les tissus et provoque ce qu'on nomme, je crois, en langage médical, la rétention hydrosalée. Le sel absorbé en excédent retient toute l'eau déjà trop rare qui restait dans le corps et dont les organes ont un besoin vital. C'est alors la mort rapide. Mais encore faut-il le savoir !

Le Médecin général Aury, de la Marine nationale, a fait une expérience de survie à l'eau de mer à la suite de celle de Bombard. Une dizaine de volontaires de la Marine nationale sont restés plus d'une semaine à bord d'une embarcation mouillée en rade, subsistant seulement à l'eau de mer, sans apport de pluie. Et les Bourdons (4) qui avaient pris la mer, à bord d'un radeau, après le naufrage de leur bateau dans une île déserte d'Indonésie, me racontait de voir leur vie à Bombard.

Plus que 100 l. à récupérer

25 FEVRIER

Mauvais temps, pluie forte et crachin, baromètre en baisse. Récupéré 25 litres d'eau douce en passant vent arrière pendant une grosse pluie. Pour limiter les embruns, j'ai essayé de récolter de l'eau à l'allure de la « cape ». Impossible, à cause du vent qui chassait l'eau dans la mauvaise direction.

Il me faut encore 100 litres d'eau d'ici Hobart, pour être tout à fait tranquille, mais si je peux en récupérer 150 litres, je n'hésiterai pas.

(2) « Naufragé volontaire ».

(3) Le « Pamir » : un des derniers grands voiliers servant d'école aux cadets de la marine allemande, pris dans une tempête au large des Açores en 1957, chavira et sombra. 82 morts.

(4) Henri et José Bourdons ont raconté leur aventure dans « Croisière cruelle ». (Arthaud.)

MOITESSIER : EN MER...

EXCLUSIF
Le journal de bord de mon tour du monde


Dans ces pages du « Journal de bord » du 2 au 6 février dernier, la littérature et la philosophie sont absentes. C'est que Moitessier est en train de vivre ses heures les plus dures, celles qu'il attendait et redoutait : le passage du cap Horn, qu'il a doublé en 1966 sur ce même « Joshua » avec sa femme Françoise, dans une mer colossale dont il conserve un souvenir ébloui.

Pour le navigateur solitaire, le baromètre et le sextant sont les ins-

truments les plus précieux. Il a confiance en son « Joshua », mais lui, le marin, tiendra-t-il ? Les notes rapides qu'il jette sur son journal montrent à quel point il est fatigué par près de six mois de mer et la veille continuelle qui lui impose les dangers des parages de la Terre de Feu où les coups de vent se succèdent presque sans interruption.

Nous allons laisser Moitessier poursuivre sa longue route à travers l'océan Indien et ses tempêtes d'au-

tomne, et le Pacifique. Mais son « Journal de bord » n'est qu'interrompu : nous espérons retrouver bientôt notre vagabond du tour du monde dans l'une de ces îles du soleil dont il rêve et vers laquelle il vogue en écoutant la mer « qui me dit des tas de choses que je commence seulement à comprendre ».

Pendant ce temps, un autre navigateur solitaire, le Britannique Robin Knox-Johnston fait route vers

Falmouth en Angleterre. Il a été repéré hier à huit cents kilomètres au large des Açores, après avoir « disparu » pendant près de cinq mois. C'est lui qui selon toute vraisemblance sera le vainqueur du tour du monde à la voile en solitaire qu'aurait gagné Moitessier, s'il avait continué sa route. J.-P. A.

Une flamme phosphorescente sur la mer blanche d'écume : « Joshua » passe le cap Horn

En mer, 2 février.

Le baromètre semble s'être endormi, tant mieux. Bien que je ne sois pas superstitieux, j'ai toujours eu envie de lui donner des baisers quand il monte, et de le battre quand il descend.

Le baromètre est un petit génie, à la fois malfaisant et pourtant plein de gentillesse, selon son humeur.

« Joshua » marche à sept nœuds sous sa voilure réduite, presque sans embardees, malgré la grosse houle. Crachin et brouillard toute la nuit.

Le baromètre baisse de cinq millibars pendant la nuit...

Une éclaircie

3 FEVRIER

Le ciel est complètement bouché, avec des alternances de crachin et de brouillard, depuis hier après-midi. J'étais persuadé qu'il me serait impossible de prendre une hauteur de soleil (1), mais il ne faut jamais désespérer, car il suffit de quelques secondes d'éclaircie, et hop ! c'est dans le sac.

Soleil. Il est tout pâle, voilé par les stratus, mais bien net. Idiote... J'avais retiré mes bottes. Pas le temps de les remettre. Je saute sur le pont en chaussettes. Elles seront trempées, mais ce rayon de soleil n'aura pas de

(1) Angle de visée du soleil avec l'horizon, dont la connaissance est nécessaire pour faire le point.

prix si le temps se bouche pour de bon. Du reste, le prix des choses n'est pas le même selon l'importance qu'elles prennent.

Combien pour un sextant, par exemple ? A terre, un sextant Poulain vaut autour de 1.000 F. Eh bien ! admettons qu'il y en ait trois à bord du paquebot « France » pour 3.000 F en tout. Et admettons que le « France » soit en train de traverser les Touamotou. Vous jetez ces trois sextants par-dessus bord. Combien vaudrait un sextant, même un vieux, un « Vernier » datant de mon arrière-grand-père, si le commandant du « France » entouré d'atolls et de récifs, pouvait l'acheter ?

Je suis sûr que la compagnie d'assurances serait prête à payer des millions et des millions pour affréter d'urgence une escadrille d'hélicoptères, chargés de retrouver le « France » et de lui déposer un sextant sur le pont.

Mes chaussettes sont trempées. Mes pieds commencent à s'engourdir de froid, car j'attends depuis dix minutes le soleil qui s'est caché.

Soleil ! Top... Je l'ai eu au quart de poil, à raser l'horizon, au moment où « Joshua » chevauchait la crête des grosses lames, très longues, très hautes. Au quart de poil !

Les calculs terminés et les droites tracées, je suis stupéfait par la précision de mes relevés astraux. Je n'écris pas cela pour me vanter, mais pour faire ressortir à quel point on peut naviguer avec exactitude, sans lunette, et les deux yeux ouverts, par grosse mer et ciel presque bouché, lorsqu'il faut saisir le soleil à la volée. A midi, le Horn est à 262 milles et l'île

Diego Ramirez à 218 milles.

On dirait... mais j'ose à peine le marquer, que le baromètre ne descend plus. S'il pouvait se cramponner aux mêmes chiffres pendant deux jours. La mer n'est pas mauvaise, le vent tend à passer au nord. S'il soufflait de la Cordillère des Andes, ça apporterait peut-être une éclaircie demain. J'aimerais me régaler les yeux du spectacle des glaciers de la Terre de Feu. La côte la plus proche est à 120 milles, dans le Nord-Est. Que d'émotions, que d'émotions... Mais si le cap Horn pouvait me faire ce cadeau, me permettre de le contempler seulement une minute, ce serait formidable.

« Joshua » a parcouru pendant les treize derniers jours ce qu'il avait parcouru en seize jours, lors de Tahiti-Alicante (2). Mais l'autre différence est aussi présente : « Joshua », en 1969, est encore à l'ouest de la frontière Pacifique-Atlantique.

Le temps se couvre complètement en début d'après-midi, puis se bouche, tandis que le vent fraichit, fraichit, fraichit pour atteindre la force d'un coup de vent de nord-ouest. Le baromètre baisse lentement.

Mer énorme

4 FEVRIER

Je suis extrêmement fatigué, mais terriblement excité en même temps, et j'ai l'impression de ne pas sentir vraiment ma fatigue. J'ai pas-

(2) En 1966, sur ce même « Joshua », Moitessier et sa femme Françoise avaient doublé le cap Horn. Le coup de vent avait alors duré six jours.

sé toute la nuit sur le pont pendant ce coup de vent. C'était fantastique, il n'y a pas d'autre mot. Il y avait la lueur de la banquise dans le Sud. Toutes les étoiles se sont mises à briller.

La lueur de la banquise était blanche et toute la mer était blanche, toute déferlante de plaques d'écume et phosphorescente. On se serait cru dans un autre monde. « Joshua » a donné tout ce qu'il avait dans le ventre. Je ne l'ai jamais vu dans une telle beauté. On aurait dit comme une flamme phosphorescente qui courait sur cette mer énorme, dans le demi-jour de cette nuit australe.

Jamais je n'ai aimé mon bateau comme ce jour-là. Je le raconterai plus tard. Il me faut du temps, de la réflexion, surtout ne pas se presser. Disons aujourd'hui, en très peu de mots, que c'était le combat et l'amour de l'homme et du bateau avec le vieil océan.

Je ne suis maintenant qu'à une cinquantaine de milles de la côte. Le vent vient maintenant du nord-nord-ouest. Et la mer est devenue absolument bleue sous le soleil, et non pas verte comme je pensais qu'elle serait. Malgré ces conditions atmosphériques exceptionnelles, je ne parviens pas à distinguer les hauts sommets. Quel dommage que je sois trop loin du Horn pour l'atteindre avant la nuit.

Je fais cap vers Diego Ramirez que je tâcherai d'identifier nettement. Le baromètre est un peu remonté depuis ce matin, mais il reste coincé à 741 et tout peut changer si vite sous ces latitudes, surtout dans les parages du Horn.

La mer devient très grosse

et déferlante. Passé Diego Ramirez avec une bonne visibilité à 17 heures. Nous sommes passés à cinq ou six milles. (Je dis souvent « nous », c'est « Joshua » et moi, c'est instinctif, on est tous les deux dans le coup, je ne suis pas tout seul et lui non plus).

Un peu avant le coucher du soleil, véritablement divin, extraordinaire sur l'arrière où les deux groupes d'îles Diego-Ramirez se silhouettent en très gros sur le couchant.

Au champagne

5 FEVRIER

Temps radieux, quelques grains pas méchants, ciel bleu, cumulus de beau temps. J'ai aperçu la côte du Horn à 2 heures du matin et j'ai mis à la cape pour m'approcher de jour. C'est merveilleux. Je suis crevé, crevé, crevé.

Presque calme l'après-midi et la nuit suivante, visibilité surprenante. Je pouvais voir toutes les hauteurs de la côte et reconnaître le mont Campana qui a la forme d'une cloche et, à droite, l'île des Etats.

Je suis terriblement fatigué, c'est la tension accumulée par le passage du Horn. Je me prépare un repas copieux, langoustes et langoustines sauce américaine, je bois la bouteille de champagne du Horn, la troisième, cadeau de Knocker (3) et me couche comme une masse.

(Copyright by B. Moitessier, « France-Soir » et J. Arthaud.)

(3) L'architecte Jean Knocker, auteur des plans du « Joshua ».

Bernard Moitessier a doublé le cap Horn

Le navigateur français Bernard Moitessier, quarante-trois ans, qui, à bord du ketch en acier *Joshua*, de 12 mètres, effectue le tour du monde sans escale seul à bord, a franchi le cap Horn et a de sérieuses chances de battre le record établi par le navigateur solitaire Sir Francis Chichester.

Selon le *Sunday Times*, organisateur de la course, le *Joshua* croisera probablement le 2 mars l'itinéraire qu'il avait emprunté à l'aller vers le cap de Bonne-Espérance, le 3 octobre 1968, ce qui signifie qu'il fermerait la « boucle » en cent cinquante jours, contre cent quatre-vingt-dix jours pour Chichester.

Moitessier a appareillé de Plymouth le 21 août 1968, et, d'après le journal, il y jetterait l'ancre le 24 avril prochain. Alors qu'il approche du cap des 18 000 milles, sa moyenne est de 120 milles par jour.

Trois autres navigateurs solitaires, tous Britanniques, restent en course : Robin Knox-Johnson, sur le ketch *Suhaili*, parti le 14 juin, et qui aux dernières nouvelles — datant de trois mois — couvrait 20 milles de moins par jour que Moitessier, Nigel Tetley, qui se trouverait à quelque 1 600 milles à l'est de la Nouvelle-Zélande, et Donald Crowhurst, quelque part dans l'océan Indien.

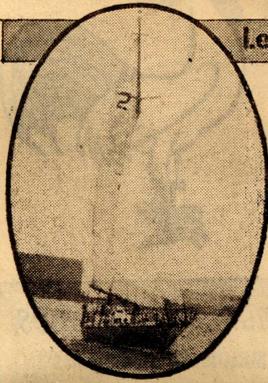
Bernard Moitessier est donc en train de réaliser ce qui sera sans doute un exploit exceptionnel de l'histoire de la marine à voile et qui, en tout cas, n'avait jamais été tenté : le tour du monde seul à bord, sans escale, sans liaison

avec la terre, sans assistance en mer, avec les seuls vivres emportés au départ — et quelques poissons pêchés, peut-être, — pour eau celle de la pluie recueillie, et cela par la route la plus dure, celle des mers australes, le long des fameux « quarantièmes rugissants » (40° parallèle).

Il est prévu pour cette aventure deux récompenses cumulables. Le concurrent qui aura mis le moins de temps recevra 5 000 livres, soit environ 60 000 F, et celui qui sera revenu le premier à son point de départ se verra remettre un globe d'or. Ils étaient au total neuf navigateurs à avoir pris la mer avant la date limite. Cinq d'entre eux ont abandonné.



EXCLUSIF



Parmi les pages du « Journal de bord » (voir « France-Soir » depuis le 2 avril) ce sont peut-être celles que je préfère. Le navigateur solitaire, qui a doublé Bonne Espérance et vogué dans l'océan Indien, vers l'Australie, est pris dans de nombreux calmes. Il n'est pas encore épuisé par ses quatre mois en mer. Il est heureux. Il ne se sent jamais seul en compagnie des oiseaux du large : albatros, malamoks, cor-

neilles, mouettes — ses amis, ses frères. Il les observe, il leur parle, il partage avec eux sa nourriture. Et, j'en suis certain, les albatros et les mouettes rendent leur amitié à Bernard Moitessier. Tout simplement, parce qu'ils le comprennent. Mieux que nous. J.-P. A.

Dans l'océan Indien j'offre beurre, fromage et pâté aux corneilles du Cap

« En mer, 24 novembre ».

J'É suis tout content d'avoir rencontré une bande nombreuse de corneilles du Cap. Elles étaient posées sur l'eau. Quand « Joshua » est passé près d'elles, elles se sont envolées, selon leur technique habituelle, c'est-à-dire en courant sur l'eau tout en battant des ailes.

Parmi ces corneilles, il y avait un oiseau que je n'avais jamais vu auparavant — ou, peut-être, ne l'avais-je jamais remarqué. Il était un peu plus gros que les autres, mais surtout, plus massif, moins « distingué », assez tourgaud. Il s'est envolé, lui aussi, mais d'une manière moins raffinée, sans style. C'est toujours un peu risible de voir un albatros, un malamok ou une corneille du Cap s'envoler en courant sur l'eau, mais ça passe encore, ils ont le style. Celui-là était franchement grotesque.

Une fois en l'air, il continuait à battre des ailes d'une façon saccadée, sans jamais planer comme font les autres, et quand il essayait de planer, c'était maladroitement et sans grâce.

De plus, il semblait méfiant comme s'il avait reçu des coups de fusil dans sa vie. Son ventre était blanc sale, le dessous des ailes gris foncé. Drôle d'oiseau ! Si j'en avait déjà rencontré un, je l'aurais remarqué, tant il était vilain à côté des autres.

25 NOVEMBRE

Calmé plat depuis la nuit. Pas de chance. Par contre, j'ai connu une bonne séance de récréation avec les corneilles du Cap. Ces oiseaux ressemblent réellement à des corbeaux par l'aspect, quand ils sont posés sur l'eau, et par la couleur, presque noirs, quand ils volent.

Je me suis amusé à leur lancer des morceaux de biscuits (ça ne leur plaît pas), puis j'ai découpé des petits

cubes dans la dorade suspendue depuis deux mois (ou plus) au mât d'artimon. Je l'avais pêchée dans l'Atlantique et je m'étais habitué à la présence de ce poisson, séchant et s'humidifiant selon le temps, sans pourrir ni sentir mauvais.

Un malamok plonge entièrement dans l'eau

Des morceaux de cette dorade lancés aux corneilles provoquent de grandes discussions. Peu à peu, elles s'approchent, plongent la tête ou disparaissent entièrement sous l'eau pour attraper un morceau de poisson. Quelques malamoks (1) sont aussi de la fête, mais ils sont moins vifs, et peut-être plus méfiants. Mais j'ai quand même vu pour la première fois un malamok plonger entièrement sous l'eau.

Par ce calme, très peu d'oiseaux sont en l'air. Ils semblent réserver leurs forces pour des temps meilleurs et attendre le vent, comme moi. Plusieurs corneilles dorment, la tête sous l'aile, en plein jour.

Revu l'oiseau que je trouvais si laid hier : il n'est pas laid du tout. On porte souvent des jugements hâtifs qui s'effritent à la seconde observation. Peut-être cet oiseau était-il mal réveillé, hier, quand il s'est envolé devant « Joshua », ou peut-être n'avait-il pas terminé sa digestion ? Tout bien pesé, c'est un bel oiseau.

L'après-midi, une bonne soixantaine de corneilles du

Cap et trois ou quatre malamoks sont posés autour de « Joshua ». Les corneilles se rapprochent aussitôt que je crie « Kiou ! kiou ! », car ce matin, je poussais ce cri chaque fois que je leur jetais un morceau de poisson. Cette fois, j'assistais à de vraies bagarres, genre mêlées de rugby, depuis que je me suis aperçu que, si elles ne dédaignent pas la dorade séchée, elles adorent le fromage. Je n'ai jamais vu des oiseaux aussi déchainés.

Ces corneilles du Cap sont vraiment plus intelligentes que les malamoks (6 jugements hâtifs !...); témoin cette petite scène : le vent était revenu, « Joshua » avançait à 2 ou 3 nœuds. À un moment, je quitte la cabine et monte sur le pont : une corneille me voit, elle vient se poser à quelques mètres de l'arrière et plonge aussitôt la tête sous l'eau en regardant à gauche et à droite pour savoir si je n'ai pas pensé à elle.

Je descends vite lui chercher du fromage. Me voyant revenir en tenant quelque chose à la main et en criant « Kiou Kiou », d'autres corneilles s'approchent, puis c'est la mêlée générale quand la « manne » dégringole du ciel. J'ai l'impression que nous sommes en train de devenir copain-copain. C'est dommage qu'elles ne pensent pas à m'apporter un peu de poisson, je serais disposé à faire du troc. En tout cas, je vais tâcher d'entretenir cette amitié naissante à coups de petits fromages.

26 NOVEMBRE

Mes corneilles m'ont encore donné un spectacle formidable. Le vent était à nouveau tombé. En fouillant la cale aux provisions, je découvre un gros pot plein de beurre demi-salé que m'avait préparé ma femme. Pensant que ce beurre est rance — en fait, il est parfaitement conservé — je le donne aux corneilles.

Mes amis adorent le fromage, mais elles sont folles du beurre. Je crois qu'avec du temps et de la patience

on devrait pouvoir leur apprendre à jouer à la marelle sur le pont... À un moment, deux corneilles se sont jetées ensemble sur un gros morceau. Celle de gauche l'a attrapé, l'autre l'a bousculée avec tant de violence et de colère qu'elle s'est retrouvée sur le dos, battant des ailes dans l'eau et hurlant de terreur ou de rage, pendant que son agresseur se tenait sur son ventre, l'empêchant de se redresser. Puis elle a profité de ce que la première bénéficiaire du beurre avait le bec ouvert pour plonger sa tête dans son gosier et récupérer une partie du beurre. J'ai l'impression que les hommes n'en arrivent pas tout à fait là quand ils se « défendent » pour leur croûte ; ou peut-être y mettent-ils simplement plus de formes.

Le ciel m'aura régalé d'une belle série de calmes dans l'océan Indien, mais les corneilles m'auront bien aidé à passer le temps en attendant la brise. Pourtant, si je tombais à l'eau, elles me creveraient peut-être les yeux, en trouvant que c'est aussi bon que le beurre. Ce serait la loi de la nature, simplement.

Les deux kilos de beurre sont liquidés

27 NOVEMBRE

Observation concernant la mémoire des corneilles du Cap : les deux kilos de beurre demi-salé ayant été liquidés, j'avais continué à la crème de gruyère, comme avant. Elles avaient vite repris l'habitude et, aussitôt qu'un cube de fromage était lancé à la mer, elles se précipitaient à peu près sur le point d'impact, plongeant vite la tête sous l'eau pour voir où était le morceau et, hop ! la plus rapide s'en emparait.

J'ai voulu essayer autre chose et j'ouvre une boîte de pâté de foie. Dès les premiers « kiou-kiou », toutes les corneilles démarrent, plumes frémissantes. Le premier morceau lancé, toutes les têtes plongent sous l'eau et cherchent l'endroit où devrait se trouver le petit cube blanc (blanc, si c'était du fromage). Rien. Le pâté est rosâtre et il flotte. L'une d'elles l'aperçoit enfin, et l'avale. Ça a l'air bon.

Deuxième morceau, même réaction. Toutes les têtes cherchent sous l'eau, sans parvenir à comprendre ce mystère, à l'exception de la première corneille, qui, sans une fraction de seconde d'hésitation, saisit le morceau en surface. Elle avait déjà compris.

Troisième morceau : toutes les têtes plongent, sauf celle de la première corneille.

Celle-ci happe le pâté et fait semblant de chercher sous l'eau, pour donner le change, car elle n'est pas près d'expliquer aux autres le mystère du fromage invisible. Bien entendu, les autres ont fini par comprendre avant la fin de la boîte de pâté.

Les mouettes m'accordent leur amitié

28 NOVEMBRE

Hier, dans la nuit, les mouettes m'ont donné un témoignage émuant de confiance et d'amitié. « Joshua » était stoppé ; la lune, à son premier quartier, était à mi-ciel, et trois mouettes dormaient, posées sur l'eau, à quelques mètres de l'arrière.

Je me mets à leur parler, comme ça, tout doucement. Je n'avais prononcé aucun « kiou ! kiou ! ». Mais elles levaient la tête, la tournant sur le côté, de droite et de gauche, avec, de temps en temps, un petit cri à peine audible pour me répondre ; comme si elles essayaient, elles aussi de me dire qu'elles m'aimaient bien. Peut-être ajoutaient-elles, en plus, qu'elles aimaient le fromage, mais je pouvais sentir d'une manière presque charnelle qu'il y avait autre chose que des histoires de nourriture dans cette conversation à mi-voix, quelque chose de très émuant : l'amitié qu'elles me rendaient.

Je suis descendu dans la cabine chercher un morceau de fromage. Aussitôt que je leur ai parlé doucement, sans « kiou-kiou », elles ont nagé vers moi, avec un léger silage brillant dans le clair de lune. Je me suis allongé sur le pont pour qu'elles puissent prendre le fromage dans ma main.

Elles le prenaient sans se disputer, et j'avais l'impression, une impression presque physique, que ma main les attirait plus que la nourriture. J'ai eu envie de les caresser, mais je n'ai pas osé ; je risquais, par un geste maladroit et prématuré, de briser quelque chose de très fragile. Il faut attendre encore un peu. Ne rien brusquer, ne rien forcer. Attendre que les ondes de l'amitié, faites de vibrations invisibles, aient atteint leur maturité complète. On peut tout détruire en voulant aller plus vite que la nature.

(Copyright by B. Moitessier, « France-Soir » et J. Arthaud.)

Prochain article :
JE CRAINS DE MANQUER D'EAU JUSQU'À TAHITI

(1) Le malamok est un genre d'albatros en moins grand (2 mètres d'envergure), plus racé, plus élancé. Tous montrent un très joli ovale autour de l'œil, comme un maquillage de camp. Chacun possède sa propre robe dont les teintes sont différentes. (B.M.)